**Patrice Lacombe** (1807-1863)

***La Terre paternelle*** (1846)

Cependant, tous les convives de Chauvin n'envisageaient pas du même œil la démarche qu'il venait de faire. Quelques-uns trouvaient le fils très bien avantagé, et portaient même la sollicitude paternelle jusqu'à entre­voir la possibilité d'une alliance très prochaine entre l'heureux donataire et l'une de leurs filles. D'autres, au contraire, doutaient beaucoup de l'heu­reux résultat que devait opérer ce changement survenu dans la direction des affaires de cette famille. Ils disaient même dans leur langage naïf et expres­sif que le fils s'était enfargé ; qu'un des moindres défauts de la donation était d'être trop forte ; et qu'avec le peu d'aptitude qu'on connaissait au fils, il ne pourrait supporter un pareil fardeau, et n'en ressoudrait jamais.

Ce n'était plus, en effet, le père qui gouvernait alors ; il n'était plus chef que de nom. Le fils seul avait les affaires. Pendant quelque temps, le père lui vint en aide par ses avis et ses conseils ; puis, quand il le jugea assez fort, il le laissa marcher seul. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de grands changements dans cette famille, naguère si étroitement unie. Ce n'était plus ces rapports familiers et intimes entre le père et le fils, mais une certaine réserve, de la froideur, de la défiance même, que l'on surprenait entre eux ; c'était alors le créancier et le débiteur qui s'observaient mutuel­lement. Le père sachant que la pension était forte, était en proie à une vive inquiétude de savoir si elle lui serait exactement payée ; le fils, de son côté, tâchait de deviner, à l'air de son père, s'il n'aurait pas en lui un créancier dur et exigeant. Cependant tout alla passablement bien la première et la seconde année. Les articles de la pension furent assez exactement payés à leurs di­verses échéances ; même le cochon raisonnable fut ponctuellement délivré en nature au temps fixé ; la vache qui ne meurt point continuait de se por­ter à merveille, et à faire régulièrement ses devoirs de laitière et d'épouse ; mais bientôt, quelque retard dans la livraison de certains items, causé par la mauvaise récolte et une gêne temporaire, amena quelques observations de la part du père. Le fils répliqua ; quelques mots un peu brusques furent échangés de part et d'autre ; le père se plaignit de la mauvaise qualité des articles ; que le pot et ordinaire n'était point tel que convenu ; que les che­vaux étaient toujours occupés quand il voulait s'en servir, etc.

D'une parole à une autre, les choses s'aigrirent, et la guerre éclata. Le père, invoquant la clause de l'incompatibilité d'humeur, déclara formellement s'en prévaloir et vouloir aller loger ailleurs. La mère et les amis com­muns tentèrent, mais inutilement, de lui faire révoquer sa résolution. Il par­tit avec sa femme et Marguerite, abandonnant la terre paternelle entre les mains de son fils. Les choses, loin de s'améliorer par ce brusque départ, n'en allèrent que plus mal. Le fils, débarrassé de la surveillance paternelle qui lui était à charge depuis longtemps, ne sut pas profiter des ressources qu'il avait en main, et négligea entièrement les travaux de la terre.

**Antoine Gérin-Lajoie**

(1824-1882)

***Jean Rivard, le défricheur*** (1862)

 - Personne, mon enfant, ne comprend cela mieux que moi, et je vous dirai que le grand nombre de jeunes gens qui sortent chaque année de nos collèges m'inspirent la plus profonde compassion. Au point où nous en sommes rendus, si par un moyen ou par un autre on n'ouvre avant peu à notre jeunesse de nouvelles carrières, les professions libérales vont s'encombrer d'une manière alarmante, le nombre de têtes inoccupées ira chaque jour grossissant et finira par produire quelque explosion fatale.

 Si vous me demandez d'indiquer un remède à cet état de choses, je serai bien obligé de confesser mon impuissance. Néanmoins, après y avoir mûrement réfléchi, et avoir fait de cette question l'objet de mes méditations pendant de longues années, j'en suis venu à la conclusion que le moyen le plus naturel et le plus efficace, sinon d'arrêter tout à fait le mal, au moins de le neutraliser jusqu'à un certain point, c'est d'encourager de toutes manières et par tous moyens la jeunesse instruite de nos campagnes à embrasser la carrière agricole.

 C'est là, suivant moi, le moyen le plus sûr d'accroître la prospérité générale tout en assurant le bien-être des individus, et d'appeler sur la classe la plus nombreuse de notre population la haute considération dont elle devrait jouir dans tous les pays. Je n'ai pas besoin de vous répéter tout ce qu'on a dit sur la noblesse et l'utilité de cette profession. Mais consultez un moment les savants qui se sont occupés de rechercher les causes de la prospérité des nations, et vous verrez que tous s'accordent à dire que l'agriculture est la première source d'une richesse durable ; qu'elle offre plus d'avantages que tous les autres emplois ; qu'elle favorise le développement de l'intelligence plus que toute autre industrie ; que c'est elle qui donne naissance aux manufactures de toutes sortes ; enfin qu'elle est la mère de la prospérité nationale, et pour les particuliers la seule occupation réellement indépendante. L'agriculteur qui vit de son travail peut dire avec raison qu'« il ne connaît que Dieu pour maître. » Ah ! s'il m'était donné de pouvoir me faire entendre de ces centaines de jeunes gens qui chaque année quittent nos campagnes pour se lancer dans les carrières professionnelles, commerciales, ou industrielles, ou pour aller chercher fortune à l'étranger, je leur dirais : ô jeunes gens, mes amis, pourquoi désertez-vous ? pourquoi quitter nos belles campagnes, nos superbes forêts, notre belle patrie pour aller chercher ailleurs une fortune que vous n'y trouverez pas ? Le commerce, l'industrie vous offrent, dites-vous, des gages plus élevés, mais est-il rien d'aussi solide que la richesse agricole ? Un cultivateur intelligent voit chaque jour augmenter sa richesse, sans craindre de la voir s'écrouler subitement ; il ne vit pas en proie aux soucis dévorants ; sa vie paisible, simple, frugale, lui procure une heureuse vieillesse.

**Louis Hémon**

(1880-1913)

***Maria Chapdelaine*** (1916)

Maria frissonna ; l'attendrissement qui était venu baigner son cœur s'évanouit ; elle se dit une fois de plus : « Tout de même... c'est un pays dur, icitte. Pourquoi rester ? »

 Alors une troisième voix plus grande que les autres s'éleva dans le silence : la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre.

 Elle vint comme un son de cloche, comme la clameur auguste des orgues dans les églises, comme une complainte naïve et comme le cri perçant et prolongé par lequel les bûcherons s'appellent dans les bois. Car en vérité tout ce qui fait l'âme de la province tenait dans cette voix : la solennité chère du vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une racine ancienne a retrouvé son adolescence.

 Elle disait : « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié.

 Nous avions apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes. Nous avions apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains : il n'a pas changé. Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean-d'Iberville à l'Ungava, en disant : ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin.

 Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler les barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent ; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et nous dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage.

 C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer... »

 L'immense nappe grise qui cachait le ciel s'était faite plus opaque et plus épaisse, et soudain la pluie recommença à tomber, approchant encore un peu l'époque bénie de la terre nue et des rivières délivrées. Samuel Chapdelaine dormait toujours, le menton sur sa poitrine, comme un vieil homme que la fatigue d'une longue vie dure aurait tout à coup accablé. Les flammes de deux chandelles fichées dans le chandelier de métal et dans la coupe de verre vacillaient sous la brise tiède, de sorte que des ombres dansaient sur le visage de la morte et que ses lèvres semblaient murmurer des prières ou chuchoter des secrets.

 Maria Chapdelaine sortit de son rêve et songea : « Alors je vais rester ici... de même ! » car les voix avaient parlé clairement et elle sentait qu'il fallait obéir. Le souvenir de ses autres devoirs ne vint qu'ensuite, après qu'elle se fût résignée, avec un soupir. Aima-Rose était encore toute petite ; sa mère était morte et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. Mais en vérité c'étaient les voix qui lui avaient enseigné son chemin.

 La pluie crépitait sur les bardeaux du toit, et la nature heureuse de voir l'hiver fini envoyait par la fenêtre ouverte de petites bouffées de brise tiède qui semblaient des soupirs d'aise. À travers les heures de la nuit Maria resta immobile, les mains croisées dans son giron, patiente et sans amertume, mais songeant avec un peu de regret pathétique aux merveilles lointaines qu'elle ne connaîtrait jamais et aussi aux souvenirs tristes du pays où il lui était commandé de vivre ; à la flamme chaude qui n'avait caressé son cœur que pour s'éloigner sans retour, et aux grands bois emplis de neige d'où les garçons téméraires ne reviennent pas.

**Rodolphe Girard**

(1879-1956)

***Marie Calumet*** (1904)

 Marie Calumet eût dormi un an sur la dure pour reposer une seule nuit sur une couche encore toute moite de la chaleur du bon curé Flavel.

 Et le jour suivant, lorsque la pieuse fille fit les lits, elle se garda bien de toucher à la couche du curé, afin de ne pas en dissiper le charme béni. Je dirai, cependant, à la louange de Marie Calumet, qu'il n'y avait rien que de pur dans ses intentions et que l'anticipation de sa jouissance était toute virginale et platonique.

 Comment décrire l'émotion intense qui assécha son gosier lorsqu'elle entra dans la chambre épiscopale ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle fit le nettoyage de cette pièce auguste et sainte.

 Prenant religieusement dans ses bras le vase de nuit, comme une aiguière de prix, elle allait en vider l'or bruni dans le récipient commun par où passent toutes les eaux de la même espèce. Soudain, une idée fulgurante traversa son esprit alarmé.

 - De la pisse d'évêque, pensa-t-elle, v'là queque chose de rare ! Qu'allait-elle en faire ?

Perplexe alors, elle déposa le vase par terre, devant elle, et s'asseyant sur le bord du lit, elle se prit à songer, les yeux fixés dans l'infini. Et longtemps elle songea, immobile comme la statue de la pensée. Elle ne pouvait certainement pas la jeter comme une eau vulgaire ? Oh ! un sacrilège...

 D'un autre côté, elle n'allait pas laisser fermenter ce liquide dans la chambre ? Ce n'eût pas été bien propre, ni hygiénique... à moins qu'il n'eût une vertu incorruptible ?

 Un moment, elle eut l'idée de l'embouteiller.

 En avait-elle le droit ?

 Indécise, elle reprit le vase de nuit, avec des précautions infinies, et alla demander conseil au curé, qu'elle trouva en train de se hacher du tabac dans son cabinet.

 - M'sieu le curé, dit-elle, d'un air mystérieux en lui présentant le vase de pierre blanche, ousqu'on va met' la sainte pisse à Monseigneur ?

 Le curé Flavel regarda d'abord sa servante, tout ébahi, se demandant si elle divaguait. Puis, il se prit à rire à gorge déployée.

 Il allait lui répondre de lui faire subir le sort commun, lorsque retentit la voix de Monseigneur se dirigeant de ce côté.

 Tragique devenait la situation. Il n'y avait pas une minute à perdre. L'héroïque abbé, tel le brave qui saisit dans ses mains la bombe à la mèche à demi brûlée et la lance hors de tout danger, s'empara du vase et le jeta dans le vide.

 Au même moment, l'engagé de monsieur le curé passait sous la fenêtre, pensif et la tête basse. La fatalité voulut qu'il reçût sur la tête et le vase et la pisse.

**Albert Laberge** (1871-1960)

***La Scouine*** (1918)

De son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au haut bout de la table, traça rapidement une croix sur la miche que sa femme Mâço venait de sortir de la huche. Ayant ainsi marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le couper par morceaux qu'il empilait devant lui. Son pouce laissait sur cha­que tranche une large tache noire. C'était là un aliment massif, lourd comme du sable, au goût sur et amer. Lorsqu'il eut fini sa besogne, Deschamps ramassa soigneusement dans le creux de sa main, les miettes à côté de son assiette et les avala d'un coup de langue. Pour se désaltérer, il prit une terrine de lait posée là tout près, et se mit à boire à longs traits, en faisant entendre, de la gorge, un sonore glouglou. Après avoir remis le vais­seau à sa place, il s'essuya les lèvres du revers de sa main sale et calleuse. Une chandelle posée dans une soucoupe de faïence ébréchée, mettait un rayon­nement à sa figure barbue et fruste de travailleur des champs. L'autre bout de la table était à peine éclairé, et le reste de la chambre disparaissait dans une ombre vague.

Un grand silence régnait, ce silence triste et froid qui suit les journées de dur labeur. Et Mâço allait et venait, avec son ventre énorme, et son goitre semblable à un battant de cloche qui lui retombait ballant sur la poitrine.

Elle parla :

- Mon vieux, j'cré ben que j'vas être malade.

- À soir ?

- J'cré qu'oui.

- Ça serait teut ben mieux d'aller cri le docteur.

- J'cré qu'oui.

- J'irai après manger.

Dans la pièce où l'ombre écrasait le faible jet de lumière, le silence se fit plus profond, plus lourd.

Soudain, un grondement souterrain ressemblant à un sourd roulement de tonnerre se fit entendre. C’était un manoeuvre, le Petit Baptiste, qui venait de basculer dans la cave profonde un tombereau de pommes de terre. L’instant d’après, il entrait dans la cuisine où Deschamps attendait d’un air morne.

L’homme de peine, très petit, était d’une laideur grandiose. Une tête énorme de mégacéphale surmontait un tronc très court, paraissant devoir l’écraser de son poids. Ce chef presque complètement dépourvu de cheveux, ressemblait à une aride butte de sable sur laquelle ne poussent que quelques brins d'herbe. La picotte avait outrageusement labouré ses traits et son teint était celui d'un homme souffrant de la jaunisse. Ajoutons qu'il était borgne. Sa bouche édentée ne laissait voir, lorsqu'il l'ouvrait, que quelques chicots gâtés et noirs comme des souches. Il se nommait Baptiste Bagon dit le Coupeur. En entrant, il jeta dans un coin son vieux chapeau de paille, puis ayant relevé les manches de sa chemise de coton, se mit à se laver les mains dans un bassin de bois. Pendant qu'il procédait à cette sommaire toilette, la porte s'ouvrit brusquement, et trois bambins entrant à la course, allèrent s'asseoir côte à côte sur un sofa jaune disposé le long du mur. Bagon s'essuya les mains au rouleau en toile accroché à la cloison, et vint se mettre à table. Gourmandement, il examina d'un coup d'œil ce qu'il y avait à mangera et sa figure exprima une profonde déception. Il avait espéré mieux et était cruellement déçu. Les enfants s'approchèrent à leur tour et le repas commença. [...]

De temps à autre, Bagon lançait devant lui un jet de salive. Les pieds de Mâço, en ses continuels va-et-vient, pesaient plus lourdement, traînaient comme ceux des vieux mendiants à la fin de la journée. Le silence régnait depuis longtemps.

- Habillez-vous, fit tout à coup Deschamps, en s'adressant à sa progéniture. Vous allez aller coucher su les Lecomte.

Ce fut une stupeur chez les trois bambins qui regardèrent avec ennui du côté de la porte. Chariot, le plus jeune, ne parvenait pas à trouver son chapeau.

Sur l'ordre de Deschamps, Bagon alla atteler un cheval à la charrette. Le père et les enfants sortirent alors et se suivant l'un l'autre, se rendirent chez le voisin.

Lorsqu'ils revinrent chez eux le lendemain avant-midi, les jeunes virent une mare de sang à l'endroit où d'ordinaire, on jetait les eaux sales. La mère Lecomte était en train de préparer le dîner. Elle leur apprit qu'ils avaient deux petites sœurs nouvelles. Enveloppées dans un couvre-pied multicolore, fait de centaines de petits carrés d'indienne, la plupart d'une couleur et d'un dessin différents, les deux jumelles grimaçaient en geignant auprès de leur mère malade.

Après la grand'messe le dimanche suivant, Deschamps, en attendant la soupe, inscrivit sur la garde de son paroissien, à la suite d'autres notes, la date de naissance de ses deux filles. La page se lisait comme suit :

Joseph Zéphirin Raclor est éné le 12 janvier 1846 et a été batisé le 15 janvier.

Joseph Claude Télesphone est éné le 10 marre 1847 et a été batisé le 13 marre.

Joseph Henri Charles est éné le 20 mai 1848 et a été batisé le 23 mai.

Marie Caroline est éné le 29 sectembre 1853 et a été batisé le 2 octobre.

Marie Rose Paulima est éné le 29 sectembre 1853 et a été batisé le 2 octobre.

**Claude-Henri Grignon** (1894-1976)

***Un homme et son péché*** (1933)

L'hiver passa, pareil à l'ennui qui déroule son fil noir dans le blanc silence. Séraphin n'allait pas au village, à moins d'affaires importantes à régler chez le notaire. On ne le vit pas plus souvent à l'église ; et la pa­roisse entière fut fort scandalisée d'apprendre, à la fin des fins, qu'il n'avait pas même eu le cœur de payer une grand'messe pour l'âme de sa défunte.

Il se souciait peu de Donalda. Il n'y pensait plus. Il l'avait déjà oubliée.

Il reprit sa vie de bête solitaire. Il économisait au point de s'étonner lui-même. Il se nourrissait exclusivement de galettes de sarrasin, de patates dans de l'eau blanche et d'une soupe infecte qu'il préparait le lundi (une pleine chaudronnée à la fois) et qui devait le nourrir toute la semaine. Faite d'un gigot blanc, d'un peu de riz et d'eau, il la mangeait froide, cette soupe, pour ménager le bois. Rien de meilleur pour sa passion. Un soir qu'il cal­culait mentalement les sommes qu'il avait sauvées, depuis novembre, vivant seul, il fut effrayé par ce chiffre exorbitant : douze dollars cinquante. Aussi, sa cheminée fumait-elle rarement, et jamais la lumière n'allait se perdre par les fenêtres. Pendant quelque temps, on le crut mort ou en voyage.

Il vivait, cependant. Il souffrait du froid et de la faim, mais il respirait son péché capital, le palpait, s'en soûlait ; et cela le rendait plus heureux que les artistes les plus choyés. La nuit, il se couvrait par-dessus la tête de hardes, de vieux manteaux et de peaux à carrioles. C'était lourd sur son corps, et il finissait par se réchauffer et s'endormir, en rêvant aux économies considérables qu'il réalisait.

Tous les jours de cet hiver, de l'aube au crépuscule, il trima dans la forêt. Il scia et il fendit tout seul qua­rante cordes de bel érable, vendues d'avance deux dollars la corde au doc­teur Dupras.

L'avare réfléchit que l'hiver s'était passé sans trop de malheur et sans trop de souffrance. Naturellement, si le froid, très sec, avait tenu plus long­temps, et si la neige avait comblé les chemins et les clôtures jusqu'au mois de juin, l'existence aurait été pour lui plus prospère ; mais il se contenta de son sort.

— C'est pas trop dur, avait-il dit, au magasin de Lacour. Moi, j'ai pas à me plaindre.

Et il pensait à tous les billets qu'il avait accumulés à des taux variant entre huit et vingt-cinq pour cent et aux gages qui s'entassaient près des trois sacs d'avoine. Puis, suprême bonheur, Donalda ne lui arrachait plus ses pièces de vingt-cinq sous pour s'acheter des épingles à cheveux, du ruban, de la flanellette, des lacets de bottines, du coton, toutes choses, enfin, dont il se passait bien, lui, et qui sont des objets de luxe et de perdition.

Maintenant, Séraphin trouvait la vie belle. Et il ne se rappelait pas avoir coulé, dans son existence d'avare, des jours plus heureux, plus pleins de joie, plus parfaits. Car sa passion atteignait aujourd'hui à une intensité de tout instant que ne connaîtront jamais les damnés de la paresse, ni ceux de l'orgueil, ni ceux de la gourmandise, pas même les livides de l'envie.

Séraphin Poudrier les dépassait tous par la perpétuelle actualité de son
péché qui lui valait des jouissances telles qu'aucun bonheur au monde ne pouvait les égaler. Palpations de billets de banque et de pièces métalliques qui faisaient circuler des courants de joie électrisants jusque dans la moelle de ses os ; idées fixes qu'il traînait avec lui, toujours de plus en plus hypnotisantes.

Les jours se succédaient de plus en plus beaux, comparables à des tableaux mobiles, que le machiniste divin déplaçait sur la scène de la nature, pour la satisfaction des hommes. On apercevait encore, là-bas, au flanc de la montagne, des carrés de neige, disposés comme des nappes blanches pour un dîner sur l'herbe ; mais, sur les coteaux et dans les prairies, les lèvres chaudes du printemps l'avaient presque toute absorbée. Et l'on devinait, et l'on éprouvait, en cette fin d'avril, le travail formidable qu'accomplissait la nature pour sortir de son tombeau.

**Lionnel Groulx** (1878-1967)

***L’Appel de la race*** (1922)

Lantagnac avait prononcé ces dernières paroles avec une solennité émue qui lui coupa la voix. Il reprit d'un ton raffermi :

— Les grands maîtres de la pensée française, grâce à vous, Père Fabien, avaient accordé peu à peu mon être intellectuel ; la campagne de Saint-Michel, les personnes, les choses, l'horizon, les souvenirs de la maison pater­nelle ont accordé mon être sentimental. Sur la tombe des Lantagnac je me suis accordé à mes ancêtres, à ma race. Je l'ai éprouvé, je l'ai touché comme une réalité sensible : le Lantagnac que j'étais, allait devenir une force anarchique, perdue. Malgré moi, pendant que je me promenais, d'une tombe à l'autre, ces pensées m'assaillirent : nous ne valons ici-bas qu'en fonction d'une tradition et d'une continuité. D'une génération à l'autre, il faut se donner un épaulement moral. On ne fait point de grande œuvre d'art avec des phrases ou des fragments désarticulés ; on ne fait point une grande race avec des familles qui ne se soudent point. La voix de mes morts me l'a dit : « C'est parce qu'autre­fois, sur la deuxième terre du rang des Chenaux de Saint-Michel, Gailhard de Lantagnac succéda ensuite à Roland de Lantagnac dit Lamontagne, que Guillaume Lamontagne succéda enfin à Paul Lamontagne, c'est par eux tous, par les labeurs additionnés de ces générations, qu'un mor­ceau de la patrie a été défriché, qu'une compétence agricole s'est créée, que des essaims de Lamontagne ont pris possession d'une large partie de la paroisse de Saint-Michel et que s'est conservée dans leur foyer, une force morale qui t'a ramené toi-même à l'unité. »

La figure du religieux laissait voir une joie grandissante :

— Vous parlez d'or, mon ami.

Lantagnac se leva. Les mains légèrement posées sur les hanches, le buste fier, toute sa personne bien dégagée, attitude familière à l'orateur chaque fois que les grandes émotions lui montaient aux lèvres :

— Ce n'est pas tout, Père ; là, dans le cimetière de Saint-Michel, sur les tombes de ma famille, j'ai pris une solennelle résolution. Vous dirai-je laquelle ?

— Dites, se hâta de répondre le Père Fabien qui espérait de son dirigé le mot décisif.

— J'ai promis à mes ancêtres de leur ramener, de leur restituer mes enfants.

— Bravo !

— Mes fils et mes filles, continua Lantagnac, ont, par leur mère, du sang anglais dans les veines ; mais par moi, ils ont surtout le vieux sang des Lantagnac, de ceux du Canada d'abord, puis, de ceux de France, les Lantagnac de Monteil et de Grignan. Soit quarante générations. Je me le suis juré : c'est de ce côté-là qu'ils pencheront.

— Bravo ! répéta le Père Fabien. [...]

L'oblat reprit :

— Vous êtes-vous jamais demandé, Lantagnac, le pourquoi de ces conver­sions, de ces retournements de vie comme le vôtre qui s'accomplissent vers la quarantaine ? Voici ma théorie à moi ; je l'appelle la théorie du coin de fer. Je me dis que la personnalité psychologique, morale, la vraie, ne sau­rait être composite, faite de morceaux disparates. Sa nature, sa loi, c'est l'unité. Des couches hétérogènes peuvent s'y apposer, s'y adapter pour un temps. Un principe intérieur, une force incoercible pousse l'être humain à devenir uniquement soi-même, comme une même loi in­cline l'érable à n'être que l'érable, l'aigle à n'être que l'aigle. Or, cette loi, qui ne le sait ? agit plus particulièrement quand l'homme s'achemine vers ce que Dante appelle « le milieu du chemin de la vie ». Si l'homme est pétri de bonne argile, si la personnalité foncière est vigoureuse, c'est pour lui l'instant unique, c'est le moment de la maturité où il se décide à posséder l'intégrité de ses forces, où il cherche à unifier sa pensée et son être moral. Alors, attention ! C'est aussi l'heure du coin de fer. La moindre circonstance, un incident, une parole, un rien — un pèlerinage, par exemple, à la petite patrie, — introduit le coin au point de soudure du tuf humain et des couches d'emprunt. L'effet est ra­pide, soudain. Les couches, les apports étrangers volent en éclats. La personnalité se libère. Et l'homme véritable, l'homme de l'unité surgit, se dégage comme la statue se délivre de sa gangue.

... Ainsi, mon ami, conclut le Père Fabien, allez bra­vement vers l'avenir. La délivrance va s'achever.

**Germaine Guèvremont** (1893-1968)

***Le Survenant*** (1945)

- Fiez-vous pas à cette rougette-là. Elle va vous plumer tout vivant.
Fiez-vous y pas. T'entends Amable ?

- Vous aimez pas ça une rougette, la mère ? questionna le Survenant.
Et pour le malin plaisir d'activer la langue des femmes, tout en passant la main dans sa chevelure cuivrée, il ajouta :

1. Pourtant, quand la cheminée flambe, c'est signe que le poêle tire ben.
2. Mais d'où qu'elle sort pour qu'on l'appelle l'Acayenne ?
3. Ah ! elle vient de par en bas de Québec, de quelque part dans le golfe.

- Ça empêche pas qu'elle donne à chambrer à des navigateurs et qu'on parle de contre, comme d'une méchante.

- Qu'elle reste donc dans son pays !
Venant s'indigna :

- Des maldisances, tout ça, rien que des maldisances ! Comme de raison une étrangère, c'est une méchante : elle est pas du pays.

Soudainement il sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familier. Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs ; il ne le serait jamais. Même sa voix changea, plus grave, comme plus distante, quand il commença :

- Vous autres... Dans un remuement de pieds, les chaises se détassèrent. De soi par la force des choses, l'anneau se déjoignait.

— Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le cœur allège, tout son avoir sur le dos. Non ! vous aimez mieux piétonner toujours à la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées comme des mouchoirs de poche. Sainte bénite, vous aurez donc jamais rien vu, de votre vivant ! Si un oiseau un peu dépareillé vient à passer, vous restez en extase devant, des années de temps. Vous parlez encore du bucéphale, oui, le plongeux à grosse tête, là, que le père Didace a tué il y a autour de deux ans. Quoi c'est que ça serait si vous voyiez s'avancer devers vous, par troupeaux de milliers, les oies sauvages, blanches et frivolantes comme une neige de bourrasque ? Quand elles voyagent sur neuf milles de longueur formant une belle anse sur le bleu du firmament, et qu'une d'elles, de dix, onze livres, épaisse de flanc, s'en détache et tombe comme une roche ? Ça c'est un vrai coup de fusil ! Si vous saviez ce que c'est de voir du pays...

Les mots titubaient sur ses lèvres. Il était ivre, ivre de distances, ivre de départ. Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus. Comme son regard, tout le temps qu'il parlait, tendait uniquement vers la porte, chacun, à son exemple, porta la vue dessus : une porte grise, massive et basse, qui donnait sur les champs, si basse que les plus grands devaient baisser la tête pour ne pas heurter le haut de l'embrasure. Son seuil, ils l'avaient passé tant de fois et tant d'autres l'avaient passé avant eux, qu'il s'était creusé, au centre, de tous leurs pas pesants. Et la clenche centenaire, recourbée et pointue, n'en pouvait plus à force de cliqueter sous toutes sortes de mains, une humble porte de tous les jours, se parant de vertus à la parole d'un passant.

- Tout ce qu'on avait à voir, Survenant, on l'a vu, reprit dignement Pierre-Côme Provençal, mortifié dans sa personne, dans sa famille, dans sa paroisse.

Dégrisé, Venant regarda un à un, comme s'il les voyait pour la première fois, Pierre-Côme Provençal, ses quatre garçons, sa femme et ses filles, la famille Salvail, Alphonsine et Amable, puis les autres, même Angélina. Ceux du Chenal ne comprennent donc point qu'il porte à la maison un véritable respect, un respect qui va jusqu'à la crainte ? Qu'il s'est affranchi de la maison parce qu'il est incapable de supporter aucun joug, aucune contrainte ? De jour en jour, pour chacun d'eux, il devient davantage le Venant à Beauchemin : au cirque, Amable n'a pas même protesté quand on l'a appelé ainsi. Le père Didace ne jure que par lui. L'amitié bougonneuse d'Alphonsine ne le lâche point d'un pas. Z'Yeux-ronds le suit mieux que le maître. Pour tout le monde il fait partie de la maison. Mais un jour, la route le reprendra...